

De l'image à la signification des contenus

LA CHRONIQUE DE FREDDY BUACHE

Fondateur de la Cinémathèque suisse

«**DELWENDE** - LÈVE-TOI ET MARCHE» De S. Pierre Yameogo. Avec Claire Ilboudo, Blandine Yameogo, Daniel Kaboré

Les festivals de cinéma se multiplient à l'infini parce le nombre de films explose partout à cause des moyens techniques nouveaux et de la facilité relative des tournages. Ces fêtes de haute célébrité médiatique, plutôt que de grande importance esthétique, souvent issues de l'initiative des responsables d'offices du tourisme locaux, proposent néanmoins l'occasion de faire connaître des auteurs venus de nations omises par la distribution commerciale qu'attendent les salles. Au moment de l'accent placé du côté de l'Amérique latine (de l'Argentine surtout), l'Afrique risque de rester ignorée longtemps, y compris des programmes de télévision.

Regards d'Afrique

Une telle insouciance, de caractère économique d'abord, semble regrettable. Car les compositions narratives venues de ce monde misérable au riche patrimoine oral échappent à l'Occidental, alors qu'elles devraient susciter son attention. A travers ces images, des contenus surprenants réveillent avec lucidité les intelligences que la paresse, trop mûrie par les méthodes publicitaires fondées sur le réflexe conditionné de Pavlov, a fini par identifier à des réactions naturelles: d'autres mœurs, des paysages méconnus, les qualités dansantes des corps, les sentiments personnels marqués par d'immémoriales traditions réclament, au contraire, des rêves de transformation de l'ordre social, aptes à répondre, également, aux interrogations du civilisé que ces réalités lointaines attirent vers un équilibre à la fois respectueux du passé, mais en profonde renaissance.

«**Delwende** - Lève-toi et marche» résonne en véritable appel monté du Burkina Faso, jeté moins à Dieu, aux dieux priés devant le ciel, qu'aux mâles tyranniques et aux femmes aspirant à leur autonomie.

Tourné pauvrement, ce huitième ouvrage du cinéaste (natif burkinabé de 1955) figurait à la section Un Certain Regard du Festival de Cannes en mai 2005, puis au Festival de Fribourg, avant de parvenir jusqu'aux écrans publics suisses, entraînant par bonheur avec lui (au lendemain de Pâques), «Moolaadé» (présenté à Cannes en 2004), superbe réflexion du Sénégalais Sembene Ousmane signant, au terme d'un long silence d'écrivain, après «Le mandat» (1968), son huitième film, qui décrit certaines valeurs anciennes insupportables, puisqu'elles exigent la terrible excision des filles. «**Delwende**», réalisé par mille collaborations, dont celles de nos compatriotes Pierre-Alain Meier, de l'excellent opérateur Jürg Hassler, reprend un thème dans un contexte différent, pourtant fondamentalement proche.

Un mauvais esprit au village

Dans un village, la mort d'un enfant, suivie par d'autres décès inexplicables, confère à l'ensemble de la communauté, prisonnière d'une foi maligne, l'idée qu'un mauvais esprit s'attaque au Bien, réputé pur depuis toujours en ces lieux. A la suite de célébrations, une ferveur superstitieuse conduit le devin à clamer que la mère de Poudjila, jugée sorcière (ou mangeuse d'âmes) par l'ensemble des fidèles, doit être isolée, oubliée au milieu de l'institution d'un quartier de Ouagadougou. Face à cette injustice, Poudjila se révolte et se promet de rompre le destin oppressif qui domine les habitants et qui, pour commencer, donne aux hommes le bénéfice d'une supériorité dont ils profitent. Ses élans et sa façon d'assurer aux femmes le pouvoir d'une plus grande liberté dépassent le folklore pour gagner une vérité salutaire hors d'une région et d'une époque.

Il suffit de renvoyer cette problématique à la politique, à la condition non performante des membres de la société contemporaine, aux contestataires de la pensée officiellement correcte, aux aïeux parqués dans les mouiroirs pour saisir le sens de cette histoire: une opération que les gens, aujourd'hui, savent difficilement distinguer.

J'y pensais en écoutant les discussions à la sortie de la séance d'«Inside Man» («L'homme de l'intérieur»), de l'Afro-Américain Spike Lee (à venir vers la mi-avril). Ce qu'il met en scène, lu probablement à la manière d'une intrigue policière tordue, ne trouve son implication que par le biais du théâtre de l'absurde, afin de bâtir un violent pamphlet contre le pourrissement de l'humanisme contemporain. Il suffit de comprendre que les traqueurs d'une banque, déguisés en ouvriers pour la dévaliser, exigent de leurs otages nus de se déguiser comme eux (blousons, cagoules) pour que les cambrioleurs et les cambriolés se confondent et que l'éthique du classicisme abstrait disparaisse: tous contre tous, disait Arthur Adamov en 1953.